finir en beauté

Mohamed El Khatib

« *Faire le deuil*, expression stupide qui laisse entendre que celui-ci est un travail dont nous viendrions à bout comme de tout labeur avec un peu de bonne volonté et d'application. »
Éric Chevillard

Texte et conception :
Mohamed El Khatib

Environnement visuel :
Fred Hocké

Environnement sonore :
Nicolas Jorio

LIEU DE RECHERCHE ET D'ACCOMPAGNEMENT
POUR LA JEUNE CRÉATION

À partir d'interviews, de courriels, de SMS, de documents administratifs et d'autres sources « réelles », Mohamed El Khatib (re-)construit seul en scène le récit d'un deuil, celui de la mort de la mère.

Note de contexte

Artiste en résidence à L'L (Lieu de recherche et d'accompagnement pour la jeune création – Bruxelles), je développe un travail autour des écritures de l'intime et tente d'en explorer différents modes d'exposition anti-spectaculaires.
Au cours de ma recherche, à l'origine intitulée Conversation, je devais interroger le passage de la langue maternelle (l'arabe) à la langue théâtrale, à partir d'entretiens réalisés avec ma mère.
Le 20 février 2012, son décès (suite à un cancer du foie) a bouleversé mes intentions.
Cet « accident » a court-circuité le travail théâtral jusqu'à faire se confondre vie et œuvre.

Intitulée *Finir en beauté* mais toujours centré sur la question des écritures de l'intime, la création qui découle de ce processus de recherche à L'L tente d'explorer les modalités de dialogue à partir de la notion de « débris » : débris d'une relation, d'une histoire, d'un paysage, de tout ce qui restera de nous (« nous » étant ici une mère et un fils après un événement définitif comme la mort) ; débris de langue maternelle, débris de langue théâtrale, débris d'écriture (à la fois comme contenu et comme principe d'organisation de l'acte d'écrire).

Note d'intention

De même que je n'ai jamais pu dissocier mon écriture du plateau, je n'ai jamais pu éviter d'apporter le réel tant sur scène que dans mon travail d'auteur. Dans mon théâtre, le document est un atout, un outil, l'essence même de ce qui va faire écriture et représentations. C'est le cas avec *Moi, Corinne Dadat*, pièce où je fais participer réellement une femme de ménage rencontrée par hasard. Ici, avec *Finir en beauté*, cette logique est poussée à son paroxysme puisque le matériau principal tient à un événement à la fois exceptionnel et banal, en tous cas universel et totalement privé : celui de la mort de ma mère.

Dès lors, j'ai reconstruit une sorte de journal écrit – en partie sur des carnets – à partir du 20 février 2012, jour de la mort de ma mère.
À débuté alors un travail de mémoire, de deuil, qui s'attache à revisiter les lieux et le paysage après la bataille… Un travail en forme d'introspection mais surtout d'observation et de captation du réel afin de faire ressurgir des détails, des impressions, des souvenirs : il n'y a plus d'intermédiaires entre l'auteur, sa vie, son écriture et le spectateur.
S'engage ainsi une conversation intime avec ma propre vie, mais aussi avec le médium théâtre lui-même : sans jamais avoir abordé jusqu'à présent frontalement l'autoportrait, ni m'être mis directement en scène, j'ai cette fois franchi le cap du plateau pour porter moi-même ce récit dans une dimension dès lors performative et singulière ; le temps d'une représentation, d'une communion pour partager avec un public cette parole fragile sur la question universelle du deuil. J'avais écrit dans mon premier texte, *À l'abri de rien*, que le monde se divise en deux parties égales, ceux qui ont perdu leur mère et ceux qui vont avoir mal de la perdre.
Je partagerai cette expérience intime du deuil dont chacun pourra trouver un écho personnel.

Au départ était la question de la langue maternelle – l'arabe – qui s'est par ailleurs révélée une barrière supplémentaire face à une langue médicale elle-même « étrangère ».

Et là, très rapidement, un constat s'est imposé : à peine entamée, ma recherche s'est éloignée du chemin tracé ; en lieu et place du dialogue entre une mère et un fils, je me suis trouvé confronté à l'héritage de cette langue-mère qui n'est plus vivante. C'est alors, à travers le deuil, que j'ai redécouvert cette incarnation des deux cultures de part et d'autre de la Méditerranée.

Finir en beauté est donc une expérience à la première personne, où l'esthétique du retranchement domine : disparition des personnages, des codes d'écriture, de la narration classique ; la parole est livrée en prise directe avec l'auditeur. Il s'agirait d'un essai ou d'une expérience théâtrale où quelques figures traversent bien le paysage esquissé de cette fresque familiale, mais où l'actrice principale demeure la mère absente.

Je combine un récit autobiographique avec des éléments fictionnels, des éléments importés de la réalité que je redessine, recompose au fil de ce journal. C'est ainsi que je me mets en scène dans les conditions du réel tout en assumant une part de fabulation. Concevoir l'œuvre comme fragment, c'est la possibilité d'organiser une histoire en interrogation, en recherche constante et laisser de l'espace à l'autre. J'ai souhaité une réalité trouée, friable et infiniment plus mystérieuse que n'importe quelle histoire inventée, pour permettre la coexistence et l'interpénétration réciproque du réel et de la fiction.

Pour interroger les regards qui se concentrent sur cet événement-limite, j'utilise l'ensemble des réflexions, anecdotes, témoignages, condoléances qui me sont parvenus, par différentes voies de communication. J'ai également traduit de l'arabe au français avec ce que cela implique de déperdition, de trous – l'intégralité des conversations enregistrées les 12 derniers mois avec ma mère, à l'hôpital où elle s'est éteinte. La texture sonore donne à entendre les mots et le déclin physique de l'émission même de la parole.
D'autre part, j'ai écrit une série de micro-récits, à la manière d'une caméra subjective. Des éléments qui permettent également d'insuffler distance et légèreté, désamorçant par là même toute forme de lamento pathétique.

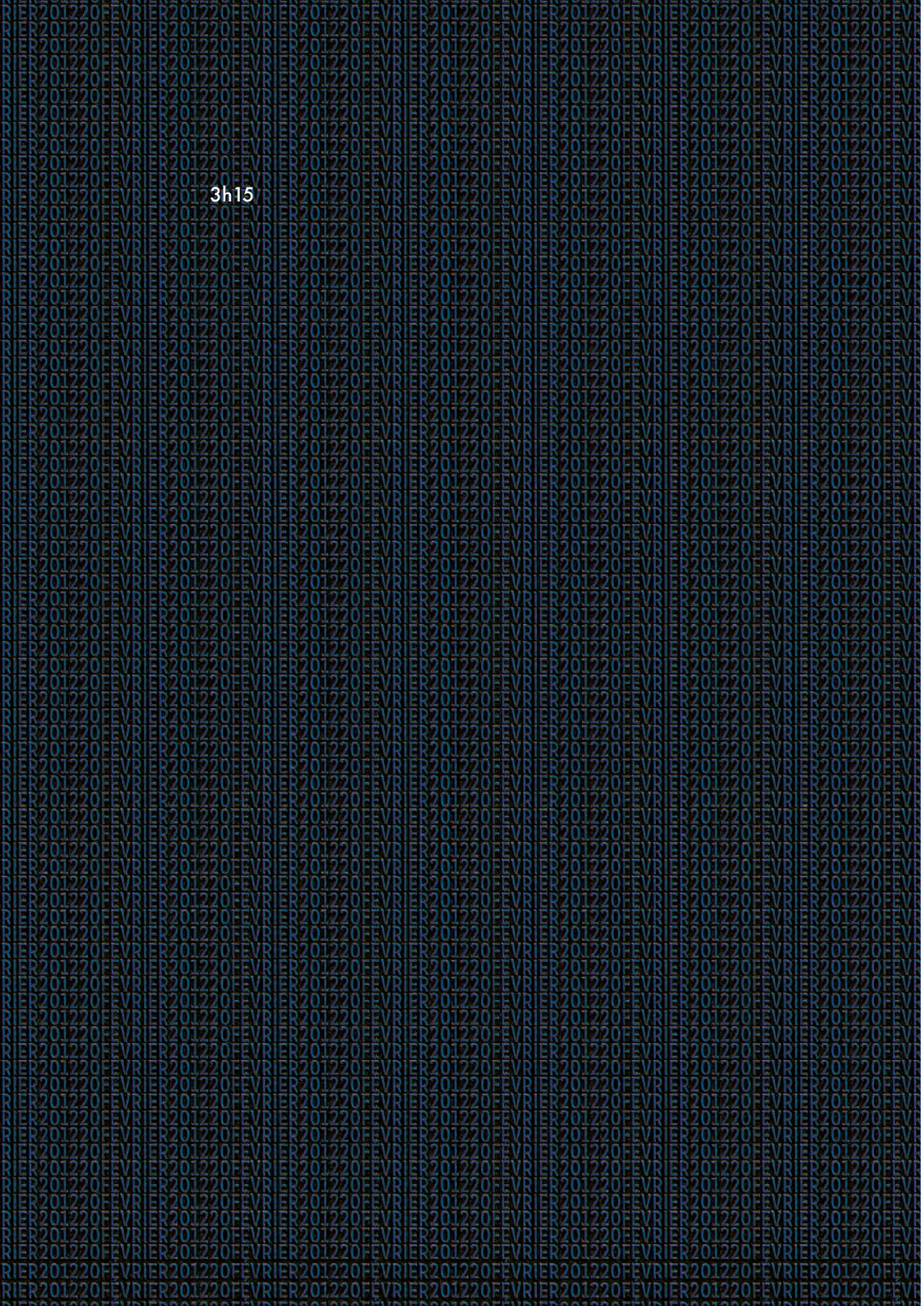
Ces matériaux hétérogènes permettent d'aborder le récit sous différents angles comme autant de prismes de distanciation qui contribuent à rendre ce deuil non plus « anecdotique » mais partageable par tous.

Passage à l'acte scénique : l'auteur en scène

L'objet scénique *Finir en beauté* tentera de faire participer d'une même structure des éléments qui relèvent du documentaire, de la fiction, de l'oratorio.

Au même titre que les différents matériaux utilisés ont été dépouillés, l'espace scénique l'est également. La chronologie vient ici rythmer la proposition en faisant se heurter différents espace-temps dans une même structure. Peuvent ainsi se côtoyer le temps long d'une relation et celui, éclair, de l'arrivée d'un SMS en temps réel.
Cet espace, dans lequel s'inscrit le corps de l'auteur avec ses outils de travail, des feuilles, un enregistreur, fonctionne comme le réceptacle vierge d'une expérience qui laissera des traces… de texte, de photographie, d'image, qui viendront comme autant de strates successives pour approfondir ce traitement du deuil…

Le geste de ce témoignage artistique prend ici les allures d'une confidence intime livrée au spectateur dans un rapport frontal direct. Ce travail de réparation symbolique envers les morts ne peut s'effectuer que dans une certaine proximité entre les spectateurs et le récitant.



Un projet également éditorial

FINIR EN BEAUTÉ est une fiction documentaire en deux mouvements : une performance et un « livre », *pièce en 1 acte de décès*. Ce même geste permet ainsi de partager cette expérience via deux temporalités différentes.
Après le caractère éphémère de la représentation, l'objet littéraire propose une traversée au temps long, une trace que chaque lecteur pourra explorer à son rythme.
Ce livre, s'il contient l'essentiel des éléments présents dans la performance, offre surtout d'autres prolongements sur cette question du deuil. Cet ouvrage sculpté convoque différents matériaux d'ordre textuel, typographique et plastique. Les documents administratifs, les photographies, la texture même des pages viennent offrir une perspective sensible à cette vision du deuil.

Une partie du projet ayant été élaborée sur la base d'enregistrements, un ensemble sonore accompagne cette production. Cette « bande originale » (audible sur finirenbeaute.org) composée de cartes postales sonores prises lors des différents moments qui ont jalonné cette expérience : on y entend l'arabe de ma mère, les balbutiements du médecin ne sachant annoncer la mort, des chants religieux, et autres textures sonores dans lesquelles j'ai baigné tout au long de ce deuil.

Mohamed El Khatib

Il n'a pas été l'assistant de Wajdi Mouawad. A intitulé son dernier texte *Tous les tchétchènes sont pas des menteurs*. A vécu à Mexico. Réalise des courts-métrages. Attend impatiemment d'être victime de discrimination positive. S'astreint à confronter le théâtre à d'autres médiums (cinéma, installations, journaux) et à observer le produit de ces frictions. Après des études de Lettres, un passage au CADAC (Centre d'Art Dramatique de Mexico) et une thèse de sociologie sur « la critique dans la presse française », il co-fonde en 2008 le collectif Zirlib autour d'un postulat simple : l'esthétique n'est pas dépourvue de sens politique. Il a entamé avec *À l'abri de rien* une réflexion sur la notion de deuil, et cela pour les 15 prochaines années.
Depuis 2011, Mohamed El Khatib est accompagné par L'L – lieu de recherche et d'accompagnement (Bruxelles). Il y développe une recherche autour des écritures de l'intime et tente d'en explorer, *jusqu'à épuisement, différents modes d'exposition anti-spectaculaires* En 2014- 2015, il est artiste associé au Centre Dramatique National Orléans/Loiret/Centre

Frédéric Hocké

Plasticien, il travaille l'image sous toutes ses formes : photographie, peinture, dessin, vidéo, animation, lumière, scénographie… À coté d'un travail de recherche personnel principalement tourné vers la pratique photographique et l'installation, il travaille depuis de nombreuses années pour le spectacle vivant. Il co-dirige la compagnie Sans Soucis et For Want Of A Better, collabore avec Habaquq, le Clair-obscur et anime avec Violaine de Cazenove un laboratoire en scénographie.

Nicolas Jorio

Guitariste autodidacte, il évolue dans de multiples formations à la croisée du rock expérimental et de l'électronique. Il a pu enregistrer de nombreux disques, et se produire dans les endroits les plus variés, de Paris à Rome ou Berlin, du Mac/Val au festival City Sonics, de La Route du rock au Théâtre de la Bastille ou au Confort Moderne. Parallèlement, Nicolas Jorio n'a cessé de développer son travail en solo – très lié à son instrument électrique et au « traitement » de cette électricité -, souvent en collaboration avec des créateurs issus d'autres disciplines : plasticiens (Saâdane Afif, François-Xavier Courrèges), écrivains (Régis Jauffret). Invité régulièrement à participer sur France Culture, à l'Atelier de Création Radiophonique (Minizza, Huysmans), il a, en 2013, pour les 50 ans de cette même station, au Palais de Tokyo, accompagné deux nuits durant des lectures à l'invitation d'Alexandre Plank.

« Ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort ». Ah ?

La mort tranche le quotidien alors survient la construction affolée de l'avenir.

Tout le monde suppute - je le sens - le degré d'intensité d'un deuil.

Futilité croissante inévitable.

Pour la première fois depuis quelques jours, idée acceptable de ma mort.

Penser à piquer, entre autres, cette phrase de Barthes, il a tout dit dans son *Journal de deuil* : « Beaucoup d'êtres m'aiment encore, mais ma mort ne tuerait aucun d'entre eux. »

Ne pas dire deuil, trop psychanalytique. Je ne suis pas en deuil, j'ai du chagrin.

Tout le monde est très gentil avec moi pourtant je me sens seul.

L'état d'abandon devient chez moi exacerbé.

[–] : Le tiret sépare deux dates. Pour ma mère par exemple, 1950 – 2012. Toute sa vie est contenue dans ce tiret.

On n'écoute pas les vivants comme on entend les mourants.

Acte de décès n°288.

D'avoir dit à ma mère qu'elle était médicalement condamnée a-t-il accéléré le processus de fin ? Est-ce que je porte la culpabilité de cette annonce ? Je ne le crois pas.

Il faudrait inscrire à l'entrée des Unités de Soin Palliatif : « Il faut que vous sachiez que vous êtes là pour mourir ».

- Tu sais ce que tu es ? - Non. - Tu es un putain de nécrophile…

La mort ne rend pas plus fort, elle fragilise.

Mentions

Production Zirlib.
Coproduction Tandem Douai-Arras / Théâtre d'Arras ; montévidéo – créations contemporaines (Marseille) ; Théâtre de Vanves ; Centre Dramatique National Orléans/Loiret/Centre ; Scène nationale de Sète et du Bassin de Thau.
Avec l'aide à la production de l'Association Beaumarchais – SACD, le soutien à la création du Festival actOral, et le soutien du Fonds de dotation Porosus.
Ce texte a bénéficié de l'aide à la création du CnT.

Le texte *pièce en 1 acte de décès* édité par L'L a reçu l'aide à l'écriture et l'aide à l'édition de l'Association Beaumarchais – SACD, une bourse de la Région Languedoc-Roussillon.

Zirlib bénéficie du soutien du Ministère de la Culture – DRAC Centre, de la ville d'Orléans.
Zirlib est un collectif porté par la Région Centre.

Mohamed El Khatib est accompagné par L'L – lieu de recherche et d'accompagnement pour la jeune création (Bruxelles).

Calendrier 2014-2015

• Les 1er et 2 octobre 2014
création act*O*ral – festival international des arts et des écritures contemporaines (Marseille)

• Le 5 janvier 2015
Scène Nationale Evreux Louviers

• Les 12 et 13 janvier 2015
Théâtre d'Arras

• Du 14 au 17 janvier 2015
Hippodrome de Douai, scène nationale

• Du 27 au 29 janvier 2015
La Rose des vents, scène nationale Lille Métropole Villeneuve d'Ascq

• Du 2 au 11 février 2015
Centre Dramatique National d'Orléans

• Le 19 mars 2015
Festival Artdanthé / Théâtre de Vanves

• Le 24 avril 2015
La Pléiade / La Riche

Contacts

Diffusion :
Martine Bellanza
+33(0)6 22 78 46 43
mbellanza@laposte.net

Direction artistique :
Mohamed El Khatib / Collectif Zirlib (Orléans)
zirlib@yahoo.fr